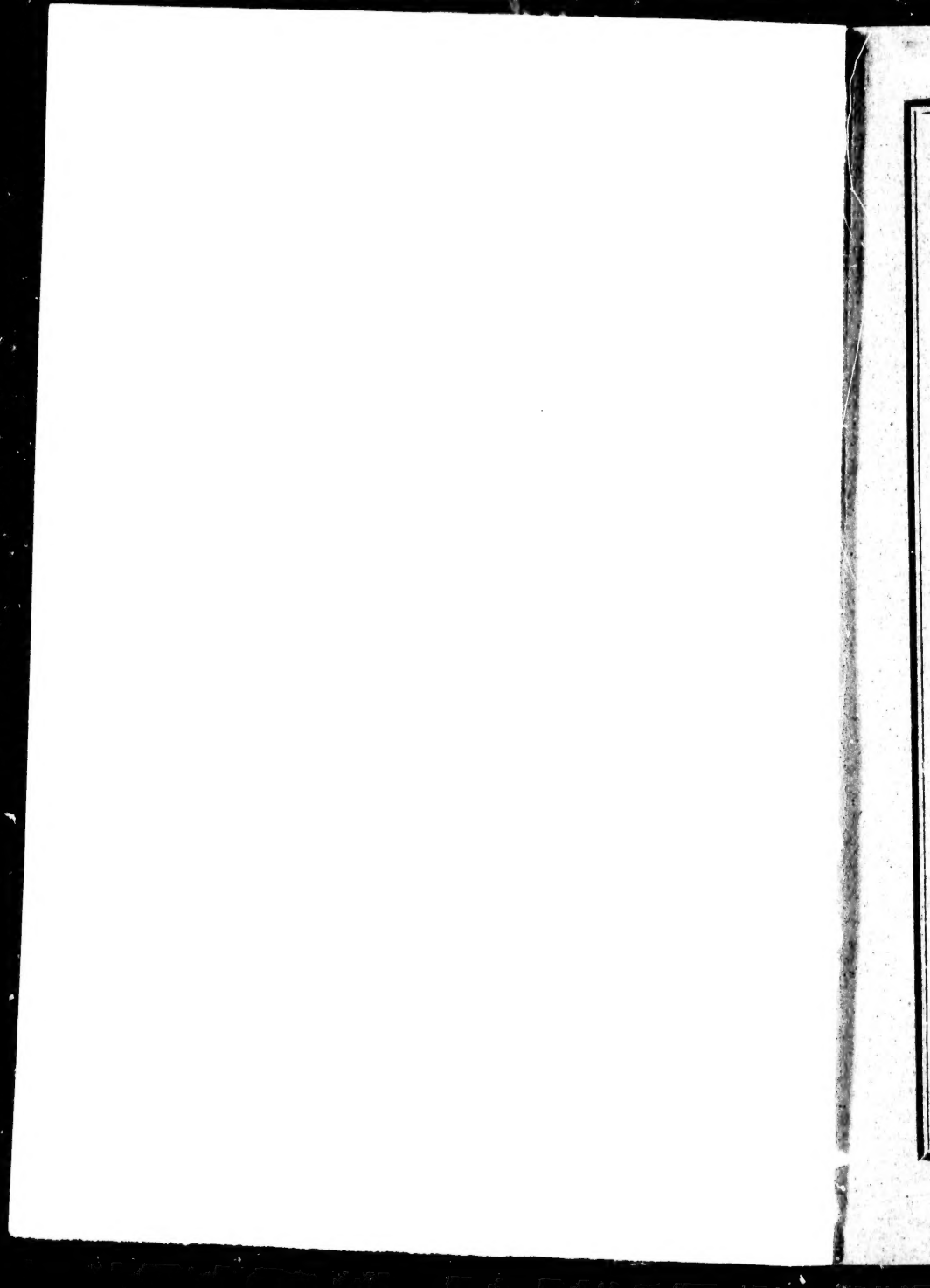




BIOGRAPHIE

DE

G
CAMILLE URSO

PAR

J. O. TURGEON

Montreal :

IMPRIMÉ PAR PLINGUET & LAPLANTE,
26, Rue St. Gabriel.

1865

0

IN

BIOGRAPHIE

DE

CAMILLE URSO

PAR

J. O. TURGEON

Oléas Dunn.

Montreal :

IMPRIMÉ PAR PLINGUET & LAPLANTE,

26, Rue St. Gabriel.

1865

LIBRARY

1711

n
o
v
n
t
d
s
v
s
f

CAMILLE URSO.

Si j'ai jamais envié le talent d'Eugène de Mirecourt, c'est bien aujourd'hui que j'entreprends orgueilleusement de vous écrire, chers lecteurs, une petite notice biographique de l'éminente artiste que Montréal a le bonheur de posséder depuis quelque temps. Quoiqu'il en soit, j'y mets du courage et de la bonne volonté, et ce doivent être deux motifs suffisants pour me faire pardonner mes fautes.

Il est d'usage, dans une *Biographie*, de parler de l'enfance du personnage, mais une difficulté se présente dans ce cas ; l'enfance de notre héroïne est très obscure, et malgré toutes mes recherches et mes perquisitions, je n'ai pu réussir à la retirer des ténèbres qui l'entourent.

Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que sa naissance remonte à peu près vers l'époque de l'union des Canadas. Calculez : je n'ai rien à dire de plus. Jamais je ne feuillette, pour les femmes, le registre indiscret de l'état civil.

Elle naquit à Nantes et appartient à une famille Italienne. Son père, Salvatore Urso, était de Palerme, et avait

lui-même pour père un musicien très-distingué.

Un jour son père la conduisit à l'église de Ste. Cécile où il était organiste. C'était le jour d'une fête pour laquelle on avait préparé de la grande et belle musique. Pendant tout le service, Camille, au lieu de faire comme tous les enfants de son âge, c'est-à-dire s'amuser à regarder de côté et d'autre, resta appuyée sur une colonne, comme si elle eût été sans vie. Tous ses sens, excepté l'ouïe, semblaient être absents, tant les accords harmonieux qui s'échappaient des chœurs la passionnaient et l'entraînaient hors d'elle-même.

En sortant du temple, Camille s'empresse de communiquer ses impressi-

ons à son père, et de lui dire combien son âme a tressailli, combien les fibres de son jeune cœur ont vibré en entendant cette céleste harmonie : " surtout, s'écria-t-elle avec enthousiasme, oh ! le violon, je l'ai entendu, je l'ai distingué au milieu de tous les autres instruments, et je veux l'apprendre."

On comprend que c'est avec plaisir que son père condescendit à un pareil souhait qui, chez une toute petite fille comme l'était alors Camille, pouvait cependant paraître étrange. Mais le vieux musicien avait deviné juste ; connaissant la passion de son enfant, il avait raison de dire : on sent avant d'agir, comme on aime avant de vivre.

Il se mit donc courageusement à

l'œuvre, et ce ne fut pas sans en être récompensé. La petite Camille saisissait à l'instant les difficultés les plus ardues et les retenait bien : enfin, elle dépassa en peu de mois, par ses progrès étonnants, toutes les espérances de l'heureux père.

Un an s'était à peine écoulé que cette enfant remarquable débuta dans un Concert donné au bénéfice de la veuve d'un artiste, et remporta un triomphe complet, au dire des journaux du temps.

Mais Nantes n'était pas une ville qui offrait assez d'avantages au talent qu'elle avait vu naître, et le courageux père sentait bien aussi qu'il fallait des maîtres pour cultiver le beau génie

musical qu'il entrevoyait déjà chez son enfant.

Quoique les ressources pécuniaires de M. Urso fussent très minimes, il abandonna tout, élèves et pratiques, et, sans autre appui que l'espoir, il se rendit à Paris avec l'intention de faire entrer sa petite Camille au Conservatoire.

Mais ce père héroïque comptait sans les difficultés et les obstacles de toute espèce. Sa première entrevue avec le secrétaire, M. Beauchène, fut bien de nature à le décourager ; car à ses pressantes instances, on lui répondit toujours : " Monsieur, les règles du Conservatoire ne permettent à aucune femme d'entrer dans la classe de violon, ainsi c'est inutile."

Il y avait déjà plusieurs jours que le père et la fille frappaient ainsi en vain aux portes de cette grande école, lorsque la Providence, suivant de l'œil l'étoile du génie qui brillait au front de Camille, les fit se rencontrer avec Auber.

Ce grand *maestro* fut plus conciliant que M. Beauchêne, et par son influence il réussit à faire admettre la jeune enfant à l'examen qui décide si le candidat mérite d'entrer au Conservatoire.

Quoique l'épreuve à subir fût terrible, le père était au comble de la joie : cependant il craignait, et il pouvait bien craindre en pensant que le jury devant lequel devait passer sa petite fille, était composé de Rossini, Meyerbeer, Halé-

vy, Auber, etc., mais il espérait. Quant à Camille, avec toute l'insouciance de ses sept ans, elle s'amusait, comme tous les enfants de son âge, tant que son père, sévère et inflexible pour l'heure de la *leçon* et de la *pratique*, ne l'appelait pas au travail.

L'épreuve a lieu : ces grands maîtres accueillent l'enfant avec un sourire presque ironique sur les lèvres : Camille ne se laisse pas intimider ---- elle saisit son archet avec calme et de son instrument s'échappent de ces flots d'harmonie que nous connaissons. L'étonnement se peint sur toutes les figures de ses examinateurs ---- puis l'admiration, et enfin l'on termine l'examen par d'enthousiastes applaudissements.

L'heureux père est admis dans la

salle, et on lui apprend que sa requête est accueillie à l'unanimité.

Camille fut donc confiée à M. L. Massart qui lui accorda comme à son élève favorite tous les soins possibles. Gaie et folâtre, elle s'attirait bien quelques fois l'archet de son professeur sur la tête ou sur les doigts, mais cela n'avait pas pour effet de la refroidir dans ses études.

Le bon M. Auber à qui elle devait son entrée au conservatoire, lui rendait souvent visite et l'encourageait toujours par quelques bonnes paroles. Un jour où il était en visite dans la classe de M. Massart, et comme les jeunes gens murmuraient un peu en l'entendant prodiguer tant de louanges à la

jeune Camille : " Ah, messieurs, dit-il, avouons-le, les poules battent les coqs."

Camille demeura au Conservatoire pendant trois ans, et remporta à sa sortie le premier prix. Puis elle commença sa marche triomphale à travers les villes de l'Europe, surtout de l'Allemagne: elle marchait de succès en succès comme certains guerriers ont marché de victoires en victoires. Jusqu'à ce jour, cette chaîne glorieuse n'a pas été interrompue. Mais n'anticipons pas.

Camille Urso laissa Paris pour l'Amérique vers 1852 ou 53. C'est alors qu'il fut donné au Nouveau-Monde d'entendre et d'applaudir ces accents frais et nouveaux comme ses aspirations et ses sentiments.

Il me semble que le talent de cette jeune et prodigieuse *virtuose* a dû être plus à l'aise, plus *chez lui*, sur les théâtres des Etats-Unis et sur les nôtres que sur ceux de la vieille Europe. C'était un talent nouveau auquel il fallait un auditoire encore neuf et qui ne fût pas *blasé*, si je puis ainsi dire, par le concert continuel qui existe dans ces grandes villes de l'autre côté de l'océan.

Camille, qui alors était âgée de 11 ans, débuta à New-York à la " Metropolitan Room," aujourd'hui le " Winter Garden ".

Là, comme partout où elle avait passé, elle remporta un succès fou. Dilettanti, artistes, tout le monde la com-

bla de louanges, et la chargea de bons et de bijoux, genre d'ovations qui ne laissait pas de plaire à Camille encore si jeune. C'est dans cette occasion qu'elle fut couronnée par un autre enfant artiste, son confrère, Paul Julien, qui a laissé lui-même en Canada de si grands souvenirs. Cette bonne attention, cette marque d'estime, ce franc et sincère témoignage d'un cœur sensible et généreux flattèrent alors beaucoup l'enfant et énorgueillissent encore aujourd'hui la femme, à juste titre.

Enfin le début de la jeune *virtuose* produisit une immense sensation que l'on s'explique fort bien quand on lit dans les journaux des appréciations comme celle qui suit :

“Jamais violoniste n'a eu une pose plus exacte, plus ferme et en même temps plus par-

faitement aisée ; jamais l'archet n'a été conduit avec une plus grande précision que par la petite Urso, dont le talent a fait sourire d'orgueil toutes les mères. Ecoutez par exemple l'air varié du célèbre De Bériot ; sous ces jeunes doigts, encore habitués à jouer avec les poupées, l'instrument rend des sons d'une pureté, d'une douceur et d'une expression remarquables.

Toutes les clartés, toutes les ombres ressortent, toutes les intentions du compositeur sont fidèlement rendues. S'il se présente un passage plus énergique, la faible enfant trouvera la force nécessaire, et la voix de l'instrument résonnera avec une ampleur qu'on n'oserait demander au petit violon. Les effets du double *staccato*, des notes détachées, les arpègements rapides, tout est exécuté avec la même précision, la même pureté et la même grâce. Il est impossible de décrire l'ovation que l'enfant a reçue. Fréquemment interrompue par les applaudissements et les acclamations, elle fut saluée, à la fin, par des salves de bravos et une pluie de bouquets."

Toujours sous la sage et paternelle direction de M. Urso, Camille donna ensuite plusieurs séries de concerts avec Mme. Alboni, si bien connue dans le monde musical.

Plus tard elle prit un engagement avec une autre cantatrice non moins célèbre, Mme. Sontag, et voyagea jusqu'à la mort de cette dernière à travers tous les Etats-Unis. Elle demeura surtout plusieurs mois à la Nouvelle-Orléans. C'est là, sous ce beau ciel, au milieu de cette riche et luxuriante végétation, que s'est surtout développé son talent. Pouvait-il en être autrement dans cette serre où toutes les fleurs trouvent un abri contre les pluies froides et les mauvais vents, où, comme dans un nouveau Paradis-Terrestre,

elles peuvent éclore sans craindre une gelée assassine, ou une bise mordante qui les courbe vers la terre et souvent les flétrisse pour toujours ? ----

Nous sommes arrivés, chers lecteurs, en 1855. C'est dans cette heureuse année que Camille, âgée de 14 ans, vint nous rendre visite. Elle nous arriva avec toute sa brillante renommée, poussée vers nos parages par je ne sais trop quelle brise douce et riante.

Il serait inopportun de faire ici l'historique de ses succès lors de ce premier voyage : qu'il suffise d'en constater les faits les plus saillants.

Elle n'était venue ici qu'avec l'intention de passer une quinzaine ; mais

elle fut retenue pendant six mois dans nos foyers par les bals, fêtes et concerts organisés en son honneur.

Rappelons-nous aussi ce mémorable concert d'adieu qui eut lieu à la Salle Bonsecours et où l'artiste parut sous le patronage bienveillant du commandant Belvèze et des officiers de la corvette française *La Capricieuse*.

Ce souvenir, lecteurs, doit vous sourire, si l'exaltation de ce temps passé n'est pas tout-à-fait effacée de vos cœurs.

De retour à New-York, Camille, comme fatiguée des honneurs et des ovations, resta dans le calme de la vie privée : elle devait être contente en effet

de reposer dans les douceurs de la vie de famille son âme ébranlée par tant d'émotions. La gloire comme le travail fatigue, et vient un temps où l'on est heureux de s'y soustraire.

Montréal, de son côté, vit cette fièvre musicale qui s'était glissée dans tous ses membres, s'éteindre peu à peu. Cependant, je dois rendre ici un témoignage de reconnaissance à Camille, en disant que sa visite de 1855 a fait faire un grand pas à la musique dans notre ville, et que le germe du bon goût implanté par son talent dans tous les cœurs s'est depuis ce temps développé et a porté beaucoup de fruits très heureux.

Pendant un intervalle de quatre années elle resta donc dans l'obscurité.—

temps qu'elle employa à pratiquer et à se perfectionner dans son art.

S'il entrait dans mon cadre d'étudier la vie privée de cette artiste, je vous dirais bien qu'à cette époque Camille eut aussi quelques petites affaires de cœur, mais ce domaine ne m'appartient pas et le *garde-chasse* de la délicatesse me défend d'y entrer. Constamment assaillie par les déclarations incendiaires d'une foule d'admirateurs et d'*amateurs* de toute nation—Français, Américains, Anglais, voire même Canadiens, oui, Canadiens, plusieurs doivent s'en rappeler encore—Camille consent enfin à unir son sort à un artiste dont elle est devenue veuve presque aussitôt. Elle se remaria plus tard, le 1er juillet 1863, avec M. Frédéric

Luère, dont la figure douce plait à tout le monde, et dont l'aménité et le savoir-vivre enchantent toutes ses connaissances.

Espérons que la vie intime de l'artiste sera en harmonie avec sa carrière publique, c'est-à-dire sans écueils et sans nuages.

De ce mariage naquit, dans les premiers jours d'avril 1864, une petite fille qui porte le nom de sa mère.

Cette enfant, ne pouvant être soumise aux rigueurs des voyages, est confiée aux mains expérimentées du grand-papa, qui désire vivre encore assez longtemps pour donner les premières leçons à sa petite fille.

Camille Urso, privée de prodiguer à son enfant toutes les caresses que son cœur de mère lui suggèreraient, *gâte* en revanche son violon, qu'elle appelle son *bébé-chéri*. Tous les petits soins, toutes les petites minauderies, toutes les attentions délicates sont pour cet instrument favori ; c'est souvent à en inspirer de la jalousie aux visiteurs.

Camille Urso sortit enfin de sa solitude : ce fut le 16 mars 1863 qu'elle reparut à la Société Philharmonique de New-York. Elle y joua l'Andante et le Rondo Russe de DeBeriot, et emporta d'assaut tous les applaudissements de la salle. Gottschalk lui-même, le grand Gottschalk, qui était présent à cette soirée, ne put maintenir son enthousiasme et lui donna libre cours par des *hourrahs* frénétiques.

Voici maintenant que cette série de succès, un moment interrompue, reprend son cours naturel.

Le 8 novembre, de la même année, elle apparaît sur les théâtres de Boston, où l'enthousiasme porté au plus haut point se traduit par des présents magnifiques.

On présenta à notre artiste une magnifique montre en or. Sur la caisse de ce précieux bijou brille un diamant d'une grande valeur, et au dos se détache, avec une grande richesse, la lettre S gravée en émail,—l'initiale du mot souvenir !—Au-dedans du couvercle on lit l'inscription suivante, en anglais :

A CAMILLE URSO,

DE SES AMIS DE BOSTON,

8 NOV. 1863.

Camille Urso recommença donc sa marche triomphale par toutes les grandes villes des Etats-Unis, et partout elle y fut acclamée, partout elle eut de nouveaux succès.

On rapporte une foule de traits sur le compte de nos enthousiastes voisins désireux d'exprimer leur plaisir, et aussi leur désespoir de ne pouvoir pas surpasser le talent de l'artiste. Entr'autres, on raconte qu'à New-Haven, un très bon musicien qui, jusqu'alors, avait joui de l'estime et de la plus haute considération, brisa son violon de dépit, après avoir entendu Camille et ne consentit jamais depuis à reprendre son instrument.

J'aime à croire et à espérer qu'il n'en sera pas ainsi en Canada, mais qu'au

contraire le beau talent de Camille Urso ne sera qu'un point de mire où devra tendre toute la noble et généreuse ambition de nos musiciens et de nos artistes. L'envie et le dépit mènent toujours à faux.

Camille Urso qui avait été très-sensible à la cordiale hospitalité que nos concitoyens lui avait offerte, lors de son premier voyage, s'est enfin souvenue du Canada, et dans les premiers jours de novembre dernier les journaux annonçaient avec un concert unanime d'éloges, sa prochaine arrivée parmi nous.

Le 4 du même mois, elle débutait au Théâtre-Royal dont les proportions restreintes ne purent suffire à la gran-

de foule qui s'y porta, empressée d'applaudir l'éminente artiste qu'elle n'avait pas encore oubliée.

Camille eut dans cette soirée un beau succès. Le lendemain la presse regorgeait de comptes-rendus, tous plus flatteurs les uns que les autres. Comme je me sens incapable d'apprécier ce talent mieux qu'il ne l'a été, je vais aller dans un autre jardin cueillir des fleurs plus dignes et plus fraîches.

Qu'on me permette donc de citer ici un extrait d'une correspondance publiée dans le journal "Le Pays", où l'on chante avec les accents les plus poétiques et les plus justes le talent incontestable de notre artiste.

" On a chanté si souvent les louanges de Mlle. Urso; on l'a placée avec un tel enthous-

iasme au sommet de l'art, que nous craignons d'aborder ce faite sublime, et de ne dire que des redondances. L'admiration ne se traduit pas par des mots ; comme tous les sentimens vifs, elle s'évanouit dès qu'on veut la peindre, et l'on ne peut jamais rendre, après que le prestige enchanteur qui captivait tous nos sens a disparu, qu'une pâle image de ce que l'on a éprouvé. Comment peindre avec un enthousiasme postiche cette sensation indéfinissable et comme magnétique qui suspend tout un auditoire à un simple mouvement d'archet, à une seule note où se réunissent toutes les harmonies !

Camille Urso a tant de poésie dans son jeu, elle semble emportée elle-même si doucement par le courant de la mélodie, qu'elle fait rêver l'imagination, et croire que l'espace tout entier se peuple de voix enchantées et de bruits légèrement cadencés. Tantôt, c'est une note fugitive que l'oreille

entend à peine voltiger sur la corde, et qui l'échappe sous les doigts de l'artiste, comme si un souffle léger avait fait tressaillir l'instrument ; tantôt, c'est un bruit précipité, des notes confuses, qu'on dirait se choquer entr'elles, et qui se poursuivant l'une l'autre vont se perdre d'un seul coup dans l'effet magique qui les réunit ; tantôt, enfin, c'est une de ces notes longues, suaves, qui se prolongent en caressant les échos, gonflent les harmonies, se dilatent comme un parfum échappé dans l'espace, et s'emplissent pour ainsi dire des frémissements de notre être tout entier.

Au milieu de tout cela, Camille Urso reste calme, immobile, comme ces figures sévères que le sculpteur antique donnait aux muses. Son regard seul indique les mouvements de son âme et les inspirations de son génie : elle semble s'écouter dans le silence, et vouloir concentrer en elle-même les flots d'harmonie qui s'épan-

chent de sa main. Pendant que l'auditoire ému, saisi, transporté, éclate en applaudissements, Camille reste impassible, attendant que le torrent des bravos frénétiques s'écoule, comme si rien ne la touchait que son art ; parfois elle promène vaguement au-dessus de la foule un regard qui semble suivre les dernières vibrations d'une note à peine achevée, ou bien chercher quelque inspiration fugitive. Rien ne frappe comme ce maintien inflexible et cette figure inanimée ; on dirait la statue de la Sapho antique dont les mains s'animent tout-à-coup et pinceraient la lyre aux célestes accords. Certes, il doit y avoir chez cette femme un feu intérieur qui la consume en alimentant son génie ; il doit y avoir cette imagination ardente dont la concentration enfante des chefs-d'œuvres, cette " mens divina " qui, inaccessible elle-même aux objets extérieurs, ne leur communique pas moins son feu sacré.

Mais laissons là cette froide et sublime enchanteresse qui déroute la critique aussi bien qu'elle ravit toutes les âmes ; à quoi sert un vain tribut d'admiration qui ne pourrait que glacer l'enthousiasme du public, et ne saurait rendre même la millième partie des jouissances que nous a fait éprouver le talent de Mlle. Urso. Il est certaines hauteurs que l'on ne peut escalader, et dont l'œil doit se contenter de voir briller les cîmes.

Ainsi les fleurons qui composent la brillante couronne de l'artiste sont au grand complet : ajouter encore quelque chose, ce serait peut-être gâter mon sujet.

Camille Urso excelle aussi dans le chant, ce qu'elle nous prouvera dans son prochain concert.

Je ne sais trop pour quel faux motif d'humilité, elle n'a jamais consenti à publier ses compositions. Cependant, je puis l'en assurer, il en est une qui serait très populaire et que toutes les mères s'empresseraient de se procurer, car elle parlerait hautement à leur cœur et à leur âme.

Cette pièce suave est intitulée " La Prière d'une Mère ; " c'est une de ces délicieuses émanations qui ne pourrait s'échapper que du cœur d'une mère, et que Camille a dû créer en pensant à son enfant. Séparée de ce petit être par les distances physiques, elle les a fait disparaître en jetant à l'espace cette divine mélodie que l'écho fidèle a dû répéter à sa petite fille.

Camille Urso vit très simplement : elle semble mépriser le luxe, trop souvent fatal aux artistes.

Son caractère est d'une franchise remarquable : ainsi, elle vous fera voir immédiatement, si vous l'ennuyez, ou si votre compagnie lui plait. Au reste, elle aime beaucoup à recevoir, et le fait toujours avec une exquise politesse.

Parmi les compliments multipliés qui lui sont faits de son talent, elle remarque toujours le plus ou moins de délicatesse qu'on y met, et les apprécie à leur juste valeur.

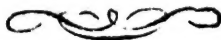
Chers lecteurs, je touche à la fin de cette humble esquisse, comme vous êtes probablement au bout de votre patience.

La meilleure et aussi la plus naturelle conclusion que je puisse tirer de ce travail, est de vous inviter à venir entendre Camille Urso, le 2 janvier prochain.

Le public montréalais devra se faire un devoir d'assister à ce concert pour lequel ses propres artistes ont offert leur concours avec tant de courtoisie. C'est le plus beau témoignage d'estime que ces messieurs pouvaient rendre à Mademoiselle Urso.

Notre héroïne a parcouru à peu près le tiers de sa carrière, et jusqu'à ce jour, elle n'a rencontré sur son chemin que des fleurs et des couronnes. Son talent, espérons-le, ne fera que grandir, et arrivera bientôt à l'apogée.

En terminant, je brise ma plume de dépit, en me disant que Camille Urso seule a des accents capables de rendre son talent d'une manière juste et digne !



e de
Jrso
ndre
di-